LETTRE DE SAINT NICÉPHORE AU PAPE LÉON

A notre très saint, et bienheureux frère faisant un même sacrifice avec nous, Léon pape de l'ancienne ville de Rome, Nicéphore par la grâce de Dieu évêque de Constantinople en notre Seigneur, salut.

On ne peut donner assez de louanges à un fidèle et prudent serviteur, comme est celui que notre Seigneur dépeint dans les paraboles sacrées, et dans les prédictions évangéliques. Il le choisit pour prendre soin de sa maison, pour distribuer avec justice les paroles de ses commandements, n'en faire pas une folle dépense. Mais pour faire profiter ce qu'on lui donne en garde, et délivrer dans le besoin à chacun de ses co-serviteurs la portion de blé, qui lui appartient.

C'est là ce serviteur qui attire sur lui toute la grâce et toute la miséricorde de Dieu, qui en reçoit mille bénédictions, et qui jouit enfin de l'effet de la promesse que Dieu lui a faite de lui faire des grâces, lorsqu'il se fera bien acquitté de sa commission.

C'est là ce serviteur, qui ayant fait paraître son amour et sa fidélité envers son Seigneur, sa justice, et sa prudence envers les hommes, qui n'ayant rien caché de ce que Dieu lui a mis entre les mains, mais qui l'ayant fait passer en d'autres mains dignes de ses libéralités avec un esprit désintéressé, et une sincérité de cœur, entendra dire, prends courage bon et fidèle Serviteur, *d'autant que tu as été fidèle pour peu de choses, je te donnerai beaucoup*, et je ferai part de la joie de ton Maître, voila les actions et les récompenses d'un tel serviteur.

Pour moi qui ne suis pas du nombre de ceux, qui peuvent faire valoir la ferme de notre Seigneur, qui ai plutôt besoin de conduite à cause de ma faiblesse et de mon incapacité, et qui pour cette raison, ne voulais pas gouverner l'Eglise, qui selon l'Apôtre est la maison de Dieu, tant à cause que je ne saurais me gouverner moi-même, qu'à cause que je ne me crois pas au-dessus des autres, je ne me suis jamais jugé digne de prendre le soin des âmes, car celui qui ne fait aucun profit, dans les choses qui le regardent, doit à plus forte raison être moins capable de régler les affaires d'autrui; et comme je n'ai jamais cru mériter une grâce particulière, j'ai eu peur d'imiter la fausse prudence de ce négligent serviteur qui par sa paresse et par sa lâcheté ne se tient jamais prêt à recevoir son Maître, est insupportable à ses compagnons et mange tous les jours avec des gens qui se prennent de vin. Tandis qu'il demeure dans la négligence, et dans la débauche, son maître arrive, qui le surprenant ainsi, le sépare des autres, et le mettant au nombre des hypocrites et de ceux où qui ne reçoivent pas le talent du Seigneur, où qui l'ayant reçu le cachent sous la terre, il l'accuse de paresse, et le condamne aux ténèbres extérieures, non pas tant à cause qu'il n'a pas tiré du profit de son talent, que parce qu'il l'a entièrement perdu. Plaise à Dieu, que je ne sois pas de même, que je ne serve pas de mauvais exemple au public, ni de risée à ceux qui m'environnent et que je ne donne pas occasion aux personnes qui me regardent, de me faire un mouvement de tête.

Mais d'autant que par la permission de Dieu on m'honore de ce ministère, que je ne voulais pas accepter, il est raisonnable que j'informe votre sainteté de qu'elle condition j'étais auparavant. Car chacun se choisit un emploi où grand où petit selon le penchant de sa volonté, qui le détermine à suivre une certaine façon de vivre. Les jugements des hommes sont différents aussi bien que leurs pensées, et leurs manières d'agir différentes aussi bien que leurs inclinations. C'est pourquoi les conditions de la vie se distinguent en plusieurs façons, et sont sujets à une infinité de changements. Il y en a qui choisissent la basse condition des arts mécaniques. Les autres s'adonnent à l'agriculture. Les autres poussés d'un esprit d'amasser des trésors prennent pour leur partage le soin de négocier. Les autres persuadés du plaisir des voyages, et méprisant les dangers se tournent du côté de la marine, et se hasardent à la navigation. Enfin pour ne pas faire un détail plus particulier, chacun embrasse la profession, qui lui semble la plus propre, il n'y en a que peu, qui suivent l'état de la vie monastique, peu qui purifient leurs corps et leurs âmes par de saintes conversations, parviennent à la condition d'une vie bien heureuse, et peu qui s'étant signalés par une sainte éloquence acquis par les belles lettres, et qui ayant sanctifié leurs âmes par l'exercice des vertus se rendent enfin dignes d'approcher de la Majesté divine. En un mot chacun suit son inclination naturelle; et se porte aux choses, qui paraissent les plus agréables. C'est ainsi que j'ai fait dans les affaires de cette

vie présente. J'ai passé ma jeunesse à la cour, où j'étais dans un continuel exercice, qui m'obligeait d'écrire incessamment. J'étais un de ceux qui mettent par écrit les ordres de l'empereur, que les Latins appellent secrétaires des commandements. Comme j'eus passé quelque temps à cette occupation songeant seulement aux affaires du monde, et ne prenant connaissance que des choses caduques, et passagères, je faisais réflexion en moi même combien il était difficile, et pénible à ceux qui sont attachés aux emplois temporels d'élever leur esprit aux célestes. Mais principalement combien à celui qui ayant par fois conçu quelque bonne espérance, s'en trouve tout d'un coup déchu pour s'être arrêté trop longtemps à ces vaines occupations; car il me semblait que ceux qui suivent le monde, sont comme ceux qui jouent, et que ceux qui regardent les choses d'en-haut sont comme ceux qui traitent des affaires sérieuses. Cette vue me faisait insensiblement détacher des choses d'ici-bas; et Dieu m'est témoin, que faisais résolution de m'attacher à lui autant qu'il m'était possible, et que je m'étudiais plutôt à me rendre recommandable par les vertus, que les sciences. En effet le meilleur des législateurs, et des prophètes m'a enseigné d'examiner que tout était vanité. Un autre Sage m'a fait voir que le travail de ce l'homme rapporte beaucoup de fruit, quand il est éclairé du Soleil de la grâce; et saint Paul même le vaisseau choisi de Dieu, a toujours prêché que la figure de ce siècle passera. J'entendais souvent ces paroles de la sainte Ecriture, et de semblables se présentaient à ma pensée. Je savais par la bouche d'un de ceux qui font profession de sagesse, qu'il vaut mieux vivre comme une personne *vée que d'avoir une puissance souveraine quand on n'est pas capable de rien faire, qui y réponde.*¹ C'est ce qui m'a fait mépriser le théâtre de cette vie, comme une vaine gloire qui passe à l'instant, et qui m'a fait aussitôt appliquer au soin de me considérer moi même. Par la grâce de Dieu j'ai réussi dans mon dessein, et foulant aux pieds les dignités, je me suis retiré de la cour, et de l'embarras du monde. J'habite présentement une solitude, et le haut d'une montagne escarpée, presque inaccessible vers la Propontide assez éloignée de la Ville impériale. Je me forçais d'y passer le reste de mes jours. Et je goûtais autant de charmes dans ma solitude, que si mon penchant naturel m'y avait porté. Mais comme il arrive souvent, qu'on ne fait pas toujours ce qu'on désire, et qu'il y a des choses, auxquelles la divine providence préside, et auxquelles Dieu donne une fin telle qu'il lui plaît. Je me suis vu éloigné de la révolution que j'avais prise, et je ne sais par quel jugement, qui n'est connu que de Dieu seul, qui le permet, on m'a fait quitter mon aimable désert, pour me faire revenir à la Ville, et monter au siège patriarcal vacant, cela s'est fait par le consentement général de l'Eglise, et le suffrage des magistrats, qui n'ont pas voulu recevoir mes excuses, et qui m'ont ainsi contraint plutôt par violence, que par une véritable persuasion.

Mais comme je n'ai reçu cette charge que malgré moi, et que Dieu ne m'a pas donné assez de grâce pour m'acquitter dignement de ce ministère; je crains premièrement les différentes surprises de l'inventeur de malice, et les attaques des esprits de ténèbres, qui sont invisibles. J'ai peur que m'ayant trouvé dépouillé des choses qui précèdent de la vertu, car ils connaissent bien que je ne suis pas encore instruit des vertus spirituelles et divines, ni armé pour leur résister. Ils ne me percent des flèches du péché, et ne blessent par leurs coups l'assemblée de l'église choisie de la main de Dieu, insultants par leurs moqueries, et par leurs insolentes risées à la perte de son chef ignorant. D'ailleurs me sentant indigne de gouverner, et me voyant exposé à l'envie, m'appréhende la méchanceté, et la tromperie des critiques qui censurent les actions d'autrui où bonnes où mauvaises, ne voient pas des poutres qui leur crèvent les yeux, ne se soucient pas de mettre à part le bon froment, le cherchent dans la paille des autres, aiguissent injustement pour le moindre sujet leurs langues contre les personnes constituées en dignité, et font sans raison des blessures des deux côtés. Toutefois je me dispose au combat, espérant que Dieu me donnera le secours dont j'ai besoin, et que je lui demande, je le prie d'avoir pitié de moi, qu'il regarde ma bassesse, qu'il me tienne de sa main droite, et m'enseigne à faire sa volonté, et à contribuer au salut de âmes qu'il a commises à mon gouvernement. Que s'il diffère à punir les méchants qui nous affligent, où c'est à cause de notre propre malice, voulant par ce moyen nous remettre dans le bon chemin, où c'est pour

¹ incompréhensible.

nous faire découvrir à loisir la tromperie dont nos ennemis se servent, de peur que leur poison ne gagne nos âmes, et que ces trompeurs n'y fassent secrètement leur retraite.

Au reste de même que le frère à besoin du secours de son frère pour être ferme dans son entreprise, ainsi j'ai besoin des prières de plusieurs, et particulièrement de celles de votre sainte et charitable fraternité. Comme elles font faites avec une grande pureté, elles approchent du sacré tribunal de la divine Majesté, et sont exaucées ainsi que l'étaient celles de Moïse, et de Samuël.

Cette pensée m'avait fait prendre la résolution plusieurs fois d'écrire à votre sainteté. Mais j'en ai été toujours empêché autant par la considération, que j'étais indigne de cet honneur, que par ma faiblesse, et par l'accablement d'un continuel chagrin. A présent que j'ai surmonté ces deux difficultés, et que j'ai mis mon assurance en la sainte Trinité, j'ose vous adresser ces paroles : Réjouissez vous véritable vainqueur de l'impiété, vous qui sur un char trainé par les vertus achevés le cours de la foi, je vous salue grand soleil de la doctrine orthodoxe, vous qui éclairez tout le monde des rayons de la confession de votre foi. Je vous salue défenseur de la vérité à l'imitation des saints de l'Église, vous qui brillez de l'éclat des vertus; c'est vous, qui avez quitté un trône élevé pour l'amour de celui, qui s'est humilié soi-même jusqu'à la mort, et à la mort de la Croix. C'est vous qui avez abandonné les ministères, et les avantages qui se peuvent rencontrer dans le pontificat, et qui avez préféré les travaux, et les fatigues des confesseurs, aux plaisirs temporels de la vie. Et certainement on peut dire qu'on vous a arraché de votre sainte mère, et séparé de la compagnie de vos chers frères à cause que vous ne viviez pas selon le monde, mais que vous mortifiez votre corps par une vie semblable à celle de Jésus Christ. Je ne parle point des injures que vous avez souffertes qui sont semblables aux opprobres, dont les infidèles ont attaqué l'innocence de notre Seigneur. Je passe aussi sous silence les violences que les empereurs vous ont faites, les maux qu'ils vous ont fait endurer. Vous avez été enlevé de nuit à l'exemple du Fils de Dieu, et trahi comme lui. Vous avez été mené en exil dans le désert d'une montagne pour être le martyr du Christ. Mais réjouissez vous. Toutes ces persécutions sont votre plus grande gloire. Faites la ronde autour de vos enfants comme une sentinelle, où pour mieux dire, regardez vos brebis comme un bon pasteur, qui bien que séparées de corps, font pourtant unies d'esprit avec vous, ce et qui comme des étoiles éclairées de la splendeur de votre confession établissent votre Eglise en différents endroits, et montrent les lumières de la foi orthodoxe à ceux qui vivent dans les ténèbres de l'hérésie; les unes après plusieurs combats dans la vie se sont consacrées à Dieu par une fidélité inviolable, et les autres qui combattent encore sans avoir peur du monde, se fortifient dans la foi des chrétiens par l'efficace de vos saintes prières qui font capables de fléchir notre Seigneur Jésus Christ.

Voilà toute la gloire de votre Église, voilà le symbole, et la marque du martyr, par lequel nos descendants glorifieront Dieu à l'avenir comme nous le glorifions à présent. Toute la chrétienté, vous donnera des louanges pour avoir si bien défendu l'image de Jésus Christ. Mais pardonnez-moi grand imitateur de Jésus, si je prends la liberté de vous dire toutes ces choses qui ne partent que d'une pure affection, et si j'ai recours à votre sainteté pour l'exhorter à prier Dieu pour moi.

Je confesse que je crois en un seul Dieu Pere Tout-puissant, Créateur, Dominateur, et Seigneur de tout le monde, et en son Fils seul-engendré notre Seigneur Jésus Christ vrai Dieu, et Verbe devant les siècles, sans commencement, né de Dieu d'une manière ineffable, incompréhensible, et qu'aucune créature intelligible et sensible ne peut concevoir, et au saint Esprit de vérité vivifiant, et à la sainte Trinité.

D'une même substance; sursubstantielle, invisible, incompréhensible, inséparable, immuable, simple, indivise, sans composition, sans espace, incorporelle, éternelle, sans qualité, sans quantité, à qui on doit rendre un même honneur, une même gloire, qui a une même puissance; une même Dété, qui ne se peut toucher; bonne sans figure, et sans fin. Lumière éternellement resplendissante, trois fois brillante, qui surpasse toute lumière, toujours la même, qui se porte toujours vers les mêmes choses, qui voit toutes choses, vertu qui perfectionne, et qui éclaire en un instant et non pas en partie toutes les créatures raisonnables et intellectuelles, par l'effusion d'une divine lumière, proportionnée à la faculté de ceux qui en sont illuminés, qui conserve dans l'être, et dans le bien-être les choses qui subsistent, qui n'est pas connue de

vains noms, qui doit être glorifiée sous une même Dèité, sous une même puissance, sous un même règne et adorée de toutes les créatures visibles et invisibles.

Des personnes de la sainte Trinité le Père est sans principe, et sans cause; car il a son être par soi-même, et non pas par un autre. Le fils n'est pas sans principe; car il est du Père, et le Père est le principe du Fils, aussi bien que l'origine:.. Que si vous prenez le principe pour être du temps, il est sans principe; car celui qui fait les temps, n'est pas sujet au temps, il est engendré de toute éternité indistinctement resplendissant avec le Père comme la splendeur de la gloire, et la figure de la substance paternelle. Le saint Esprit à sa substance du Père, il n'est pas engendré; mais il procède du Père ² de toute éternité; il n'est pas sans principe à cause de la procession qu'il a du Père; car le Père est son principe selon la cause; mais il est sans principe selon le temps.

Il est donc un seul Dieu Père, duquel sont toutes choses, un seul« Fils notre Seigneur Jésus Christ par lequel sont, toutes choses, un seul saint Esprit par lequel sont toutes choses. De trois perfections un être parfait, et très parfait qui est la divinité faisant abstraction des propriétés personnelles qui les distinguent les uns des autres, Car ce qui est indivis par nature à cause de la continuité de substance, se divise par la contemplation de l'esprit. Nous connaissons et croyons que Dieu est une plénitude d'existence des propriétés de la divinité, qui jointes ensemble sont un seul Dieu que nous adorons en Trinité à cause des personnes, en singularité à cause de la substance.

Il dit encore plusieurs belles choses touchant l'individualité de la sainte Trinité, à qui nous devons rendre un même honneur, une même gloire, qu'il appelle Monarchie, à cause qu'elle a un même règne, et qui n'étant pas confuse se conserve immuable dans la propriété de chaque personnes.

...

Il finit par ces paroles : je déclare à votre Sainteté la croyance que j'ai toujours eue suivant la loi ecclésiastique, et que vous connaîtrez par cette lettre de dilection en notre Seigneur, de laquelle je me sers comme d'un héraut vivant pour vous donner une entière assurance de ma véritable confession de foi, et pour vous dire que je ne cesserai jamais d'être le moindre de vos fils, moi qui suis le plus inutile de tous à cause de mes péchés. ³

² interpolation des latins : *et du Fils*. Saint Nicephore n'a jamais confessé le filioque !

³ Cette lettre fut rendue au pape Léon III avec un présent d'une Croix d'or admirablement bien travaillée, et dans laquelle notre patriarche avait fait enchâsser du bois de la vraie Croix.